LA VIE

DE

M. LOUIS GAGNÉ

PRÊTRE DU DIOCESE DE MONTRÉAL.

Par J. C.

LP
F5012
1868
V65G

MONTREAL
TYPOGRAPHIE DU JOURNAL « LE NOUVEAU MONDE »
No. 23, Rue St. Vincent.

1868

(F 2307 10.-

LA VIE

DE

M. LOUIS GAGNÉ

PRÊTRE DU DIOCESE DE MONTRÉAL.

Par J. C.

MONTRÉAL
TYPOGRAPHIE DU JOURNAL « LE NOUVEAU MONDE »
No. 23, Rue St. Vincent.

1868

-3012
1868
V65G

LA VIE

DE

MESSIRE LOUIS GAGNÉ

PRÊTRE DU DIOCESE DE MONTREAL.

CHAPITRE I.

Dieu se plaît de temps à autre à donner au monde des hommes remplis de son esprit, des âmes grandes et généreuses, qui, sous la douce influence de sa grâce, sont les instruments admirables de ses faveurs et de son infinie bonté. C'est surtout dans les temps où la foi semble un peu chancelante qu'il fait briller aux yeux de l'indifférence les vrais modèles des vertus antiques, des vertus chrétiennes et sacerdotales. Ces hommes selon son cœur démontrent par la vivacité de leur foi, par leur constance dans l'adversité, leur courage et leur résignation dans la douleur, ce que peut la pratique de la vertu et le mérite d'une vie vraiment chrétienne. Ces âmes animées d'une foi vive, inspirées et éclairées de la lumière divine, concentrent toutes leurs pensées et leurs affections dans le seul désir d'être tout à Dieu ; elles semblent s'oublier elles-mêmes afin d'être tout à son service et au bon plaisir de sa volonté sainte.

La vie édifiante de ce vénérable Prêtre nous fournira de ces grands exemples de piété et de courage que nous lisons dans la vie de ceux qu'il a plu à Dieu de glorifier.

Le tableau fidèle, quoiqu'abrégé de sa vie, sera toute à la fois la vie très-edifiante du Prêtre qui a eu vraiment l'esprit sacerdotal, la connaissance de la sublimité des fonctions saintes qu'il a exercées, la force d'âme que tout chrétien doit avoir dans la souffrance. « Il a été, ce Prêtre admirable, comme l'a pieusement exprimé le digne et vénérable Evêque de Montréal, Mgr. Bourget, dans l'oraison funèbre qu'il prononça le jour qu'il confiait à la terre ses restes mortels, il a été, le juste Prêtre, une victime de douleur que Dieu, dans sa miséricorde, s'était choisie pour expier les péchés des hommes. » « Il y a eu, ajouta l'illustre Prélat, en lui et le divin Rédempteur une grande ressemblance, tout son corps ne fut qu'une plaie de la plante des pieds au sommet de la tête. » En effet, celui dont la vie sera pour tous un puissant moyen d'encouragement dans la souffrance, pouvait dire : je suis semblable à un lépreux ; tout mon corps a été livré à la pourriture, les vers se sont disputé ma chair, je l'ai vue tomber par lambeaux, j'ai vu mes os calcinés par la force de la douleur se sécher et tomber, et ma souffrance a été si grande qu'il m'a fallu toute la force de la grâce pour supporter un si long et si cruel tourment.

Dans un siècle aussi pervers que celui où nous vivons, dans un siècle où la foi chancelle, où les principes de la saine doctrine sont méprisés, que l'amour de la souffrance semble n'être plus appelé qu'une force d'âme purement humaine, que les vertus surhumaines ne sont pour ainsi dire regardées que comme les actes héroïques des divinités fabuleuses du paganisme, dans un siècle où des esprits pervers osent nier l'Etre suprême, et attribuent à la matière tous les grands événements de l'univers ; dans un siècle où l'Eglise de Jésus-Christ est sur un volcan en travail, sur une mer en fureur, soulevée par le vent de l'impiété et des mauvaises passions, où le clergé est honni et honteusement vilipandé par des hommes sans foi et sans principes, où l'on voudrait que la Religion fut reléguée dans les cloîtres et les déserts de la thébaïde, nous avons besoin de ces grands modèles pour ranimer la foi et exciter la piété ; aussi et toujours, dans les temps mauvais, Dieu a fait cette faveur au monde. La glorieuse Histoire de l'Eglise n'est pour ainsi dire que l'histoire de ces hommes vraiment apostoliques, de ces âmes grandes et généreuses qui, par leur constance, soit dans l'adversité, soit dans la souffrance, ont été une image encore vivante du Sauveur du genre humain. Tel a été ce Prêtre vénéré qui, sans faire d'actions éclatantes ou héroïques, cependant, à l'ombre du sanctuaire, caché au pied des

saints autels, exerçant les fonctions sacrées du ministère, ou dans la solitude de sa retraite, ou cloué sur un lit de douleur, en proie à la plus cruelle souffrance, n'a jamais cessé, cependant, d'être un Prêtre selon le cœur de Dieu. Que vous êtes admirable, ô mon Dieu ! vous avez, par votre providence divine, ménagé à notre cher pays ce modèle des vertus chrétiennes et sacerdotales, afin que si notre foi venait à défaillir, nous trouvions dans la vie de votre serviteur les exemples de vertus qui font les vrais chrétiens et les défenseurs zélés de votre gloire.

CHAPITRE II.

Ce fut le huit octobre, mil sept cent quatre-vingt-huit que naquit M. Louis Gagné, en la ville de Québec, au diocèse du même nom, de parents vertueux, vivant assez à l'aise, sans avoir cependant une grande fortune. Son père se nommait Louis, et sa mère Marie-Jo-sephte Grenier, dite Parisien. Dans cette respectable famille on voyait briller toutes les antiques vertus et les principes de la plus saine doctrine. Quoique le jeune Louis n'ait perdu sa mère qu'à l'âge de quarante-six ans, cependant une tante s'était chargée de son enfance: Elle l'aimait comme son fils, et il la considéra comme sa mère, et il prit soin de sa vieillesse comme elle avait veillé sur ses jeunes années. Il aimait à se rappeler son souvenir, et à dire combien et avec quelle charité elle lui avait prodigué tous les soins d'une mère tendre et bienveillante. Il avait appris d'elle les vertus qui font les bons chrétiens et les enfants soumis, il est facile d'en juger par la suite ; par la vie pauvre et dépouillée de tout qu'il a menée, on serait forcé de dire qu'il a eu dans sa jeunesse tous les exemples de vertu qui font les bons chrétiens et le vertueux prêtre. M. et Mme. Gagnier ne suivirent pas dans la suite leur fils, dans les différentes paroisses où Dieu l'appela plus tard à exercer le saint ministère, mais ils passèrent leur vie dans leur ville natale ; là, leurs cendres reposent avec celles de leurs pères.

Dès l'enfance, le jeune Louis témoignait de l'éloignement pour les jeux frivoles de ceux de son âge, et, s'il s'y prêtait, c'était plutôt pour leur faire plaisir que pour le plaisir qu'il y trouvait lui-même. Comme un autre Basile, il aimait mieux le chemin de l'église et delui de l'école que celui qui conduisait au rendez-vous d'une jeunesse turbu lante. Son amour pour la pratique de la vertu à dû se manifester dès ses premiers ans par son assiduité à la

sainte messe ; dès lors qu'il le put, il se fit un devoir bien doux de la servir. Comme bien des saints, il a peut-être, sans y penser, mérité par cette sainte pratique les faveurs dont le ciel l'a comblé, et la grâce de la vie pleine de mérites qu'il a menée. Car, combien ont reçu aux pieds des saints autels où ils se prosternaient, le regard bienfaisant par lequel le Seigneur les a choisis et mis au nombre de ses amis. Qu'il est doux, consolant et honorable pour un enfant éclairé des lumières de la foi, de servir à l'autel du Dieu trois fois saint, comme autrefois les jeunes lévites servaient le Pontife offrant à Jéhova de tendres agneaux, figures de l'Agneau sans tache, de la victime immaculée Jésus Christ, le Sauveur du monde. C'est là, que celui que Dieu appelait à immoler la victime pure et sainte, priait avec foi, c'est là que son esprit, contemplant cet auguste mystère, le cœur tout embrasé du feu divin et du désir ardent de se rendre digne d'une si si sainte et si sublime fonction, s'y préparait par une grande piété et une grande ferveur.

CHAPITRE III.

SON ENTRÉE AU COLLÉGE.

M. Louis Gagné envoya de bonne, heure son jeune fils au Collége de Québec. il n'avait que onze ans quand il commença dans cette célèbre institution, son cours classique : c'est là, où il apprit avec les sciences, à aimer et à servir Dieu encore plus parfaitement. Cet établissement et le Séminaire ont toujours été les objets de ses plus chères et sincères affections ; il aimait a parler de ses supérieurs et de ses professeurs et toujours de la manière la plus avantageuse. Souvent je l'ai entendu dire avec un visage joyeux « qu'ils étaient beaux ces jours ! que de bonheur j'ai gouté pendant mes études et au Séminaire ! puis il ajoutait, vous parlerai-je de St. Joachim, où nous allions passer nos vacances ! Il fesait de ce lieu la plus magnifique description, il savait y mêler quelque petits incidents qui sont inévitables à une joyeuse jeunesse, surtout en temps de vacance. Il avait le talent de bien narrer.

M. Gagné, sut, dès son entrée au Collége, se faire estimer de ses condisciples. Quoiqu'il fut d'un caractère très actif, il savait si bien, même à cet âge, être maître de lui, que s'il lui arrivait de faire de la peine à qui que ce fut,

il lui aurait très volontier demandé pardon mille fois, si l'occasion s'en fut présentée.

Les *registres* du Collége de Québec disent «qu'il fit un bon cours d'étude.» Doué d'une heureuse mémoire, d'un esprit vif et pénétrant, d'un jugement sain, à de bons talents, joignant une grande application, il se distingua parmi ses condisciples; et fit des progrès dans les sciences et la piété. «Ses condisciples le regardaient comme un modèle;» c'est le témoignage que lui ont rendu en ma présence de vieux amis d'enfance. Ses maîtres admiraient son zèle, sa docilité, son amour pour le travail, et sa fidélité à observer toutes les règles de cette florissante institution. Il parcourut ainsi les différentes classes qui composaient le cours de la première maison d'éducation de notre jeune pays. Il ajoutait à chaque jour de nouvelles connaissances, déployant ses bonnes qualités qui le fortifiaient d'année en annnée; il promettait pour l'avenir d'être ce qu'il a été, un prêtre vénéré, et un modèle de résignation dans l'adversité et la souffrance. Quoique sa santé fut faible et délicate, elle se soutint cependant malgré le travail assidu auquel il se livrait avec zèle et courage; il n'est pas venu à notre connaissance qu'il éprouvat de longues maladies qui l'obligeassent à interrompre ses études, pas même à prendre un repos qui l'aurait retardé. Bien que le Collége fut dès lors célèbre et par la science et la pieté de ses membres et les fortes études qu'on y faisait, il fallait un grand travail pour les élèves qui avaient à cœur d'y faire des progrès: cet établissement ne pouvait se procurer tous les auteurs alors nécessaires au développement de la science; il fallait que chaque élève écrivit presque tous les classiques tant latins que français, et même grecs; jugez quel travail! j'ai vu les manuscrits de ce vénérable vieillard, de ce pieux prêtre dont j'écris la vie; je me suis persuadé du grand travail qu'il lui avait fallu faire pour écrire ainsi tous les principes de la science et ses beaux modèles. A voir la propreté et la beauté de ses manuscrits, il n'est pas difficile de juger de l'application de celui, à qui ils ont couté tant de soins et de travail. Dans ses dernières années, il n'avait pas oublié ce qu'il avait appris au Collége, il récitait encore par cœur des modèles, soit de poésie, soit d'éloquence; les sciences mêmes les plus abstraites n'avaient pas non plus échappé à sa mémoire, car il donnait encore la solution de problêmes de mathématiques, de même que s'il les eut enseignés toute sa vie.

CHAPITRE IV.

FIN DE SES ÉTUDES.

M. Gagné avait environ vingt ans quand il termina ses études ; c'est alors qu'il lui fallut faire le choix d'un nouvel état de vie, ce vertueux jeune homme avait dû y penser déjà bien des fois ; il avait compris toute l'importance dun choix judicieux, c'est-à-dire, chercher à faire la volonté de Dieu ; depuis longtemps il s'en occupait ; il en avait conféré avec les directeurs de sa conscience, car il savait que de là dépend le bonheur de cette vie, et dans l'autre, la bienheureuse éternité. Il vit arriver quoiqu'en tremblant, le moment heureux qu'il désirait depuis si longtemps ; il soupirait après cette heure solennelle, où, au pied des saints autels, il prononcerait les paroles sacrées « le Seigneur est mon partage et la portion qui m'est destinée » et c'est vous Seigneur qui me rendez l'héritage que j'ai perdu par le péché » Alors il dût se préparer à ce jour si désiré par un renouvellement de piété et de ferveur. Ce fut en 1815 qu'il fut tonsuré, le trente septembre. Dès ce moment il comprit plus que jamais les graves obligations que lui imposait son entrée aux parvis du sanctuaire. Il avait renoncé à tout dans le monde pour prendre le Seigneur pour sa part d'héritage, il n'était plus au nombre des enfants du siècle, mais de la tribu de Lévi, et bientôt il servirait à l'autel du Très-haut, et il préparerait ce qui serait nécessaire au sacrifice de l'agneau sans tâche. Cette pensée fut pour lui un nouveau motif de se livrer avec plus d'ardeur à l'étude de la science et à la pratique de la piété. On lui avait dit que la science et la vertu doivent marcher de pair, que toutes deux sont indispensables pour quiconque se destine à servir Dieu dans le sanctuaire. La science sans la vertu, ou la vertu sans la science, au moins une science suffisante, ne saurait conduire à bonne fin. Les prêtres sans vertu sont le scandale des fidèles, et la honte de l'Eglise, et celui qui n'a pas la science nécessaire ne peut ni instruire les peuples, ni défendre les droits et les intérêts de la religion. Depuis que les ennemis de Dieu et de sa sainte doctrine travaillent avec tant de méchanceté à sapper les fondements de l'Eglise, il est devenu urgent que l'esprit du prêtre soit un trésor de science sérieuse qui puisse éclairer les uns et affermir les autres, et qui, au besoin, puisse dignement venger l'Eglise, contre les impies et les mauvais chrétiens qui la méprisent

et l'insultent, souvent parce qu'ils ne la connaissent pas assez. St. Paul demande dans le prêtre la piété et la science ; c'est pourquoi, aujourd'hui plus que jamais, on exige que ceux qui se destinent à ce saint état, aient ces deux qualités essentielles au bien de l'église et au salut des âmes. L'irréligion trouvant dans sa marche audacieuse des prêtres modèles par leur piété et éminents en science, sera souvent forcée de s'avouer confondue, ou du moins, les fidèles seront fortifiés par des exemples de vertus sacerdotales, et éclaires par la saine doctrine. Toutes ces vérités, le jeune lévite les avait comprises, comme il le prouva plus tard ; il fut pieux et possédant la science nécessaire au salut des âmes, et à la gloire de l'Eglise.

Il reçut les Ordres moindres le 21 décembre 1811, le Sous-diaconat le 11 octobre, 1812, le Diaconat le 13 mars 1813, et enfin l'onction sacerdotale le 10 octobre de la même année. Avec quel soin ne dût-il pas se préparer à cette grande action, la plus solennelle de sa vie ! aurait-il pu dire de quels sentiments son cœur fut remplis dans le temps que l'évêque répandait sur lui l'huite sainte, et au nom de l'Eternel, le revêtait du divin sacerdoce ! ces paroles, *ego elegi vos de mundo*, ces paroles sacrées avaient retenties jusqu'au fond de son âme, dès lors il avait fait au Seigneur l'oblation de tout lui-même ; il voulait être une victime qui fut digne de lui être offerte ; c'est ce que nous prouve sa vie de peines et de cruelles souffrances. Mais le jour, où il lui fut permis pour la première fois d'immoler l'auguste victime, fut pour lui un jour d'ineffable bonheur : son âme remplie du feu divin, son cœur tout brûlant d'amour, il rendait au Seigneur mille actions de grâces pour tous les bienfaits dont il l'avait comblé. Combien de fois j'ai entendu ses anciens paroissiens me dire : « M. Gagné n'était pas le même quand il disait la messe, il avait l'air d'un saint » tant il est vrai que les fidèles sont touchés de la piéte du prêtre, surtout, quand il est à l'autel. Son recueillement et sa piété extérieurs font naître dans les âmes des sentiments de confiance et d'amour pour la vertu, et leur inspirent le désir de devenir vertueux.

En 1813, M. Louis Gagné fut nommé vicaire ; il exerça, l'espace d'un an, le saint ministère dans les paroisses de St. Pierre, de Sorel, et de St. Charles, sur le Richelieu, puis il fut nommé curé (1) de St. Jean-Baptiste. Cette pa-

(1) 15 octobre 1817.

roisse appartient aujourd'hui au diocèse de St. Hyacinthe. Pendant les quatorze ans et demie qu'il fut dans cette paroisse, il y travailla avec un zèle infatigable et une charité sans bornes. Comme un père tendre et bienfaisant, il était attentif à tous les besoins de ses chers paroissiens, et ne vivait que pour eux et n'avait qu'un désir, celui de leur sanctification. Il s'y montra, comme dans le reste de sa vie, un digne ouvrier du Seigneur ; les premiers enfants sont là pour attester avec quelle sagesse il gouverna cette église, premier théâtre de son zèle et de sa charité. Après plusieurs années du départ de cette paroisse, j'ai vu de ses anciens paroissiens de St. Jean-Baptiste venir le voir à son hermitage de St. Henri, ils me disaient combien ils l'avaient regretté, et ils bénissaient Dieu du bonheur qu'ils avaient eu de l'avoir pour pasteur. Ce fut lui qui fit terminer l'intérieur de leur église, et, de l'aveu de tous, avec un goût remarquable ; car l'église de St. Jean-Baptiste passait pour une des plus belles de son temps. Il affectionnait d'une manière particulière les bons paroissiens de St. Jean-Baptiste, c'est ainsi qu'il les appelait lui-même. C'est dans cette paroisse qu'il a contracté le germe de la maladie qui, pendant quarante ans moins quelques mois, l'a fait horriblement souffrir, sans, cependant, jamais proférer un mot de plainte, de sorte qu'il pouvait dire à ses derniers instants : *laboravi in dolore*..... j'ai travaillé dans la douleur.....*quoniam tu es patientia mea, Domine*.....parce que vous êtes, Seigneur, ma patience, et que vous êtes mon espérance dès ma jeunesse.

En 1831, il fut transféré à la cure de St. Charles, Lachenaie ; cette seconde paroisse ne fut pas moins heureuse que la première de le posséder ; il y travailla pendant longtemps. Son zèle, sa charité, son courage ne se ralentirent point, il procura à ses nouveaux paroissiens tous les soins d'un bon pasteur, toujours animé de cet esprit vraiment apostolique, il se consumait jour et nuit pour le bonheur de ceux que la Providence lui avait confiés : comme l'huile de la lampe devant l'autel du Saint des Saints, il se dépensait sans éclat, mais à l'avantage de ses chers enfants. Sa santé s'étant considérablement affaiblie par suite d'une grave maladie qu'il avait eue à St. Jean-Baptiste, il se vit forcé de demander à son Supérieur quelque temps de repos, ce qui lui fut bien volontiers accordé ; mais cette retraite ne fut un temps perdu ni pour lui ni pour l'avantage de l'Eglise. Pendant ce temps, il se livra plus que jamais à la science, qui fait le prêtre capable de se soutenir à la hauteur de sa position, mais surtout à la pratique de la vertu qui fait les saints ; car il jugeait que le prêtre pieux,

Dieu l'aidant, peut sauver beaucoup d'âmes, tandis que celui qui se contenterait d'avoir beaucoup de science, qui chercherait à passer pour un érudit, avec une piété trop commune, serait dans le champ du père de famille un vil mercenaire qui laisserait à la merci des loups le troupeau qui lui serait confié.

Sa santé s'étant rétablie, il offrit de nouveau ses services à S. G. Mgr. Lartigue, d'illustre mémoire, qui les accepta avec plaisir ; il lui offrit alors la cure de St. Henri de Mascouche ; il y exerça pendant sept ans les fonctions du saint ministère, et on aurait dit avec encore plus de zèle et de courage que jamais. Quoiqu'avancé en âge, cependant il semblait que sa charité augmenta avec ses année. St. Henri si glorifie du bonheur de l'avoir eu pour pasteur, et tous les jours on y bénit sa mémoire. Pendant son séjour, il fit agrandir l'église telle que nous la voyons encore, et cela ne se fit pas sans quelques difficultés, comme cela arrive d'ordinaire : cependant il sut applanir les difficultés. Il aurait préféré la bâtir à neuf plutôt que de faire ce qui a été fait, jugeant alors que l'ouvrage que l'on voulait faire ne pourrait être de longue durée, et il avait bien prévu, car déjà cette église menace ruine. Il fit bâtir, mais à ses frais, une chapelle dans un rang appelé Côte St. Louis, qui se trouvait à une lieue de l'église paroissiale. C'était afin de favoriser cette partie de la paroisse, habitée par des gens pauvres et incapables de venir à l'église paroissiale ; c'est là que ce vertueux pasteur allait souvent instruire cette partie de son troupeau, qui lui était cher parce qu'il était pauvre, et qu'il avait de plus grandes difficultés à venir à l'église paroissiale. C'est là que, pendant le carême, il allait deux ou trois fois la semaine faire le catéchisme, et confesser tous ceux qui se présentaient. Il y avait aussi établi une bonne école tenue par trois vertueuses demoiselles, qui étaient animées du même zèle que leur pasteur : elles faisaient tous les dimanches le catéchisme, la prière et de pieuses lectures. C'est ainsi qu'il se faisait suppléer dans l'instruction secondaire qu'il ne pouvait faire à cause de ses trop grandes occupations et de ses infirmités.

En 1847, la santé de M. Gagné étant encore devenue trop faible, il lui fallut se résigner à faire la retraite, bien qu'il lui en coûtat, car il croyait n'avoir presque rien fait pour Dieu et le salut des âmes, cependant *il avait combattu les combats du Seigneur* pendant trente-quatre ans. Mgr. voyant que c'était la volonté de Dieu, accepta en le remerciant bien cordialement des services qu'il avait rendus à l'Eglise, persuadé cependant que son repos ne serait point

un repos oisif, il le connaissait trop. Déchargé de tous soins, M. Gagné se retira à son hermitage, comme il se plaisait à le dire lui-même. C'est là qu'il se livra pendant l'espace d'environ vingt ans aux exercices de la plus parfaite piété; ses grandes douleurs ne l'empêchèrent point de s'y livrer avec un courage toujours nouveau et une ferveur plus constante encore. Il n'est sorti de sa solitude que pour venir dormir du sommeil du juste au milieu de ceux qu'il avait aimé, et ne se réveiller qu'au jour des grandes manifestations. C'est alors qu'il nous sera permis d'admirer les vertus et les sacrifices de ce pieux serviteur de Dieu, de ce pasteur zélé. St. Henri, plus que les autres paroisses où il est passé en faisant le bien, après l'avoir eu pendant ses vingt-sept ans et comme un pasteur et comme une victime des complaisances du Seigneur, a encore l'insigne faveur de posséder dans le sanctuaire de son église, ses restes mortels, précieux souvenir. Là, comme par le passé, il prêchera à tous l'amour de Dieu, tous viendront à son tombeau prier pour lui, et le prier d'être auprès du père des miséricordes un puissant protecteur.

CHAPITRE V.

SON HUMILITÉ.

« Celui qui veut me suivre, dit Jésus-Christ, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il marche après moi. » Quoique ces paroles sacrées s'adressent à tous les chrétiens, on pourrait dire cependant que le prêtre doit être le premier à les mettre en pratique, s'il veut avoir une entière ressemblance avec son divin Maître, puisque le prêtre est pour continuer sur la terre l'œuvre de la rédemption du genre humain : c'est par les humiliations, les affronts, les contrariétés que le divin Sauveur a accompli sa divine mission ; ceux qu'il a chargé de ses saints enseignements pourraient-ils espérer être mieux traités que lui ?

L'humilité, comme l'enseigent les Sts. Pères, est la bâse, le fondement de l'édifice spirituelle de toute âme qui veut servir Dieu fidèlement : sans cette vertu, il n'y a pas de solide piété. M. Gagné avait si bien médité cette vérité qu'il en fit la règle de toutes ses actions ; aussi mettait il tous ses soins à cacher le peu de bien (comme il s'exprimait lui-même) que Dieu lui permettait de faire ; tellement, qu'il laissait ignorer à sa main gauche ce que faisait sa main droite. Je ne lui ai jamais entendu dire, disait

un de ses amis, quoique ce fut qui put tourner à sa louange : si quelques fois dans la conversation il lui échappait un mot qui lui fut avantageux, il savait le faire oublier, ou en attribuait à Dieu seul toute la gloire, ajoutant : « que pouvons-nous faire sans secours ? » Si on le consultait, ce qui était toujours un avantage pour celui qui le faisait, il ne répondait pas aussitôt, et sa réponse était marquée au coin d'une grande humilité : « que voulez-vous que je vous dise, vous savez aussi bien que moi ce qu'il est prudent de faire. » S'il était pressé de répondre, il le faisait avec humilité et de la manière la plus charitable, avec une telle prudence qu'on aurait dit qu il demandait plutôt un conseil à celui à qui il le donnait, et de manière à ce que son sentiment ne put prévaloir sur celui d'autres personnes qu'il croyait plus capables que lui. Jamais, dans les contrariétés, il ne se plaignait, au moins pendant le temps que j'ai eu le bonheur de vivre près de lui ; cependant j'ai été témoin de faits bien propres à contrister son tendre cœur, mais la paix demeurait toujours au fond de son âme ; s'il lui arrivait d'en parler, c'était plutôt pour excuser ceux qui le froisaient que pour les blâmer. Un jour, on lui dit que des misérables voulaient mettre le feu à sa maison, il rèpondit : « Ils n'auront pas cette malice, » et ce fut tout ; il ne chercha pas quels pouvaient être les auteurs d'un tel attentat, il aura, au contraire, prié pour que Dieu, dans sa miséricorde, leur donnat de meilleurs sentiments et qu'il changeat leurs cœurs. Il ne disait jamais qu'il voyait beaucoup de pauvres, quoiqu'il en fut le père, mais il se servait de ces expressions : « Il paraît que l'année est mauvaise, il y a bien des pauvres qui vont souffrir ; pauvres gens, c'est pénible ! » Quelque temps avant sa mort, ayant vu un de ses exécuteurs testamentaires, et comme celui-ci ne connaissait pas parfaitement ses dernières volontés, il lui dit :—« Mon cher confrère, vous êtes mon exécuteur testamentaire, ou M. un tel : vous aimeriez peut-être à savoir quel est mon testament ? Remarquez, si je vous le dis, c'est afin que vous soyez plus à l'aise quand il s'agira de régler mes affaires. » Et lorsqu'il eut fait ses lègs, « je ne fais que remettre aux pauvres ce qui leur appartient ; je leur rends compte par votre entremise et celle de votre confrère ; j'ai confiance que Dieu ne me demandera rien de ce côté-là, » et de grosses larmes tombèrent de ses yeux. Puis il ajouta : « C'est bien peu, mais je leur laisse tout ce que possède. » Tout le comfort de son humble hermitage respirait la plus grande simplicité et la demeure du prêtre vivant dans l'abnégation et

le dénuement de tout ; rien chez lui ne sentait la vanité, rien de superflu ; au contraire, le nécessaire manquait quelquefois, tant était grand son amour pour la sainte vertu de l'humilité.

CHAPITRE VI.

SA MODESTIE.

M. Gagné, encore lévite, avait appris que la modestie est un des plus beaux ornements de la vie ecclésiastique. Il s'était déjà conformé au décret du saint Concile de Trente qui règle tout ce qui distingue le vrai ecclésiastique du simple fidèle. Cette modestie doit régner dans les vêtements, les pas et les démarches, les repas, les gestes et les regards, et dans toutes les actions du prêtre. Il savait que le prêtre est le miroir du peuple, que celui-ci a toujours les yeux tournés vers lui, et qu'il juge souvent de la sainteté du prêtre par son extérieur plus ou moins composé. Si le prêtre a l'air dissipé, il inspire peu la confiance, s'il parle toujours sans savoir se taire, s'il porte des habits qui ressentent plus le luxe que la sainte pauvreté, si sa maison est tenue sur le même pied que celle des grands du monde, il est de suite taxé de vanité et d'homme plutôt du siècle que prêtre qui aime la vie simple et la pauvreté évangilique. M. Gagné avait compris ce devoir du prêtre ; aussi il ne porta jamais qu'une étoffe grossière pour ses habits. Il ne quitta jamais sa soutane et sa ceinture tant qu'il put marcher, même il fut à tenir le lit sans vouloir ôter sa soutane. Tout l'ameublement de sa maison était des plus modestes, et s'il y avait quelque chose qui pouvait être superflue, cela lui venait de famille, et il le conservait plutôt comme souvenir que par goût, et encore il sut en faire le sacrifice longtemps avant sa mort, de sorte qu'on peut dire de lui qu'il a vécu pauvre et qu'il est mort pauvre, ayant tout donné à ses meilleurs amis, les pauvres. Sa modestie ne consistait pas seulement dans ses vêtements et son ameublement, mais encore dans ses pas, son maintien et ses regards : il ne les laissait point s'égarer à droite et à gauche, même dans ses dernières années, il se refusait le plaisir bien permis de voir pendant l'été les beautés de son jardin, le seul lieu de promenade où il fut allé pendant l'espace de vingt ans. Il était l'ennemi déclaré non-seulement des plaisanteries déplacées et peu convenantes, mais encore de toute espèce de réticence et de dissimula-

tion. Il était gai, plaisant, très aimable envers ses confrères, les traitant avec la plus affable politesse, et tous ceux qui avaient des rapports avec lui, trouvaient dans son commerce des leçons d'autant plus utiles qu'il se proposait moins de les donner. Il ne craignait point dans les réunions où il se trouvait, de mettre la conversation sur des sujets au moins utiles, et il ne souffrait jamais que la charité fut blessée. Il savait distinguer sûrement l'opportunité de chaque remarque de ce genre ; il aimait la société de ses confrères, sans dédaigner celle des personnes du monde, toutes les fois que le devoir ou la gloire de Dieu le demandait, où que les convenances sociales l'exigeaient, mais ces circonstances étaient rares. Dans les différentes entrevues qu'il avait avec les personnes qui venaient le voir, il ne fixait pas ordinairement ses regards sur qui que ce fut, comme s'il eut craint de manquer de respect à ceux qu'il entretenait. Aussi par cette modestie non seulement chrétienne mais sacerdotale, on ne sortait jamais d'auprès de lui sans être édifié et heureux de l'avoir vu.

CHAPITRE VII.

SA CHARITÉ.

« L'homme charitable, dit Salomon, fait du bien à son âme, la clémence ouvre le chemin à la vie, » la charité ouvre le ciel, et fait pleuvoir en abondance les grâces du Très-haut ; heureux celui qui écoute la voix de la clémence, et qui aime à faire du bien à ses semblables. Le vertueux prêtre de St. Henri s'était tous les jours étudié à être envers tous bon et plein de compassion, surtout envers les membres souffrants du Sauveur, il ne pouvait voir leur misère sans être ému jusqu'au fond de l'âme, les misères des pauvres devenaient les siennes, tant était grande pour eux sa bienfaisante charité, le seul titre de malheureux suffisait pour avoir en son cœur une large part de son affection et de sa tendresse toute paternelle. Il avait une prélédiction toute particulière pour soulager les misères humaines, et son amour ne se ralentit pas jusqu'à sa mort. Il me disait souvent : « il n'y a rien qui m'afflige autant que de voir une vieille personne mendier son pain et les pauvres enfants qui n'ont ni père ni mère, abandonnés à la merci public : qu'ils sont a plaindre aussi eux ! » et après ces réflexions, quelques fois, des larmes toutes brûlantes de charité tombaient de ses yeux. Depuis longtemps il

méditait la charitable pensée de faire pour les uns et les autres quelques choses de permanent, lorsqu'en 1852, M. le curé de St. Henri lui fit part du projet qu'il avait conçu de bâtir une maison qui serait toute à la fois, un refuge pour les orphelins, un asile pour les vieilles personnes et une maison d'éducation pour les jeunes filles, et que cet établissement serait sous la direction des religieuses. A cette agréable nouvelle, son visage devint rayonnant de joie, et un soupir de bonheur sorti de son charitable cœur.

— Pensez-vous, mon cher confrère, que cela réussira ?

— Oui, lui répond le curé, si Dieu l'a pour agréable. Les paroissiens le désirent, je donne, du consentement de Monseigneur l'Evêque et des marguillers, une partie du terrain à l'usage de cette maison, et Sa Grandeur permet de prendre au coffre de la fabrique les deniers nécessaires pour conduire cette entreprise à bonne fin ; de plus les paroissiens veulent souscrire une somme afin que la fabrique ait moins à payer.

— Dans ce cas, vous acceptez ma souscription : je vous donnerai 400 piastres, mais je vous prie, gardez en le secret, à moins qu'il soit nécessaire pour encourager vos braves gens : plus tard, ajouta-t-il, si je puis faire plus, je le ferai.

Et c'est ce qu'il a fait : en mourant il a laissé quelque chose aux charitables Sœurs de la Providence qui ont la direction decet asile, et qui donnent à l'humanité souffrante tous les secours temporels et spirituels avec le zèle et la bonté de vraies mères des pauvres. Il était heureux que ce fut les courageuses filles de St. Vincent à qui la Providence confiat cette œuvre ; elles ne l'ont pas abandonné dans sa maladie, elles lui ont prodigué tous les soins de la plus tendre charité.

Mais cette tendre sollicitude qu'il avait à soulager les misères du corps, n'était rien quand il s'agissait d'autres misères encore plus réelles ; c'était les misères de l'âme, c'était celles-la qu'il appelait véritables misères, et dignes de la plus grande charité. Son hermitage, se changeait quelques fois en asile pour y recevoir ces misères. Dix cellules étaient à la disposition des personnes touchées de repentir qui y venaient pleurer leur malheur, et là trouvaient le remède à leurs maux et les consultations que sa tendre charité lui inspirait dans de telles circonstances. Il cachait même le nom de ceux qui désiraient demeurer inconnus ; j'ai moi même, disait M. le curé de St. Henri, dirigé des personnes pendant trois ou quatre mois sans les connaître, sans savoir leur nom. Il me dit un jonr, une personne est à la chapelle, elle voudrait se confesser, auriez vous la

bonté de l'entendre toutes les fois qu'elle se présentera? et il n'en dit pas d'avantage, cette précaution était dû à son immense charité pour le prochain. Sa charité craignait même l'ombre du péché. Voici un fait qui prouvera jusqu'à l'évidence son zèle et son amour pour cette vertu. Un jour plusieurs confrères s'étaient réunis chez lui à l'occasion de sa fête. Après le dîner la conversation roula sur les événements du jour : nous parlions, dit un de ceux qui rapporte le fait, des troubles et des angoisses du Souverain Pontife, et des persécutions de l'Eglise, des chefs de la révolution romaine, des sectes impies qui cherchent à envahir le monde, des sophismes et des mauvais principes : alors un de nous dit, le St. Père et l'Eglise n'auront point de repos tant que ces misérables auront vie ; quand à moi, si je les voyais aux galères..... alors une voix douce et animée par la tendre charité se fit entendre du fond de l'alcove de notre vénérable confrère, pour moi, dit le nouveau Job de son lit de douleur, pour moi j'aimerais mieux les voir au confessionnal ! oui repartit l'autre, mais pour arriver jusque là, il leur faudra peut être passer par les galères... « j'aimerais mieux les voir au confessionnal, cela serait préférable pour leur corps et surtout pour leur âme. » Sans doute qu'il avait alors présent à l'esprit ces paroles de Notre Seigneur : « je ne suis pas venu pour les justes, mais pour sauver les pécheur. » Un tel exemple, une si grande charité trouvera t-il bien des imitateurs ? un si grand zèle, un si grand amour pour le salut des âmes ne peut trouver son principe que dans un haut dégré du parfait amour de Dieu.

CHAPITRE VIII.

COMMENT IL EMPLOYAIT SON TEMPS.

Le temps est un don précieux que Dieu, dans sa bonté, nous accorde ; c'est un trésor que la plupart dissipent souvent dans de frivoles distractions ; que les chrétiens lâches perdent sans remords ; et que les libertins consacrent aux penchants dépravés d'une jeunesse insensée.

M. Gagné n'était pas de ceux qui, suivant une vulgaire, mais, hélas ! trop déplorable coutume, cherchent a *tuer* leur ennui, et passent leur vie dans une misérable et coupable oisiveté. Il savait au contraire que la perte du temps, *tue* peu à peu, détruit les forces physiques, démoralise l'âme, et fait perdre l'éternité des jouissances futures.

L'oisiveté, dit l'Esprit-Saint, est la mère de tous les vices, et engendre des fruits amers, qui feront la honte du paresseux, pendant une éternité de maux. Le vénéré défunt, était avare de ses moments, il se serait reproché d'en perdre un seul, à l'exemple de tous les fidèles serviteurs de Dieu, il avait réglé tous les heures et les jours de sa vie.

Nous lisons dans la vie du célèbre Suarez, qu'il avait divisé chaque jour en trois parties, il consacrait huit heures à la prière, huit heures au travail et huit au sommeil, à la récréation, et au repos, et jusqu'à sa mort il fut fidèle à cette règle qu'il s'était tracée. M. Gagné, sans adopter une règle aussi sévère, qui n'est possible que dans la solitude d'un cloître, avait néanmoins divisé son temps, et tous ses moments portaient leurs fruits : je ne l'ai jamais vu oisif, disait un de ses confrères, qui le voyait toutes les semaines, et cela, pendant quatorze ans.

Ses récréations étaient même un travail, parce qu'elles étaient utiles, et intéressantes ; il savait si bien entretenir ses confrères, que ses conversations, outre qu'elles étaient édifiantes étaient encore très-profitables sous le rapport de la science. J'allais, dit le même confrère, le voir très-souvent, parce que je le vénérais et l'estimais sincèrement, mais aussi parce que j'avais le plaisir de m'instruire sans beaucoup de travail, car les quelques heures que je passais agréablement auprès de lui, étaient pour moi d'une grande importance, tant sous le rapport spirituel, que sous celui de la direction d'une paroisse, et des sciences, soit théologiques, soit profanes. La règle qu'il s'était tracée, lui dictait tout ce qu'il avait à faire chaque jour. A moins que les exercices du saint ministère ne l'obligeassent à y déroger son lever, son coucher, ses repas, ses heures de prières, ses heures d'étude, tout cela était réglé. L'été, il ne se levait jamais plus tard qu'à 4½ heures, fesait son oraison, disait ses Petites heures, puis il se rendait à l'Eglise pour y entendre les confessions, jusqu'au moment fixé pour y dire la sainte Messe. Après son déjeuner, le reste de la journée il vaquait à l'exercice du sainte ministère, ou l'employait soit à la prière, soit à l'étude des sciences sacrées et profanes. L'hiver, il se levait à 5 h. et se couchait à 8 h. au lieu 8½ h. comme il fesait l'été, à moins qu'il ne'n fut empêché par de graves raisons, il ne manquait pas de faire son examen particulier, persuadé que c'était le moyen de voir s'il fesait quelques progrès dans la vertu. Il ne fesait jamais de visites inutiles, il ne sortait point le soir. Quand il sortait de chez lui, c'était pour un but louable, où par un motif de charité, ou de stricte conve-

nance, et estimait ces sortes de sorties comme une perte de temps, et souvent très-nuisible à l'avancement spirituel du prêtre ; cependant il ne blâmait pas, ceux qui, quelques fois. sont forcés par les circonstances de s'y prêter ; mais il disait : « il faut être bien sur ses gardes, le monde est si méchant, souvent il interprête si mal non-seulement les paroles du prêtre, mais ses intentions les plus pures ; l'esprit du siècle est si pervers qu'il condamne sans miséricorde, ce qu'il devrait admirer : pour moi, ajoutait-il, je me suis toujours bien trouvé chez moi. »

CHAPITRE IX.

DE L'OFFICE DIVIN ET DE LA SAINTE MESSE.

Parmi les exercices de piété du prêtre, il y en a qui sont les fruits d'un grand amour pour Dieu ; mais il y en a d'autres qui sont obligatoires, et auxquels il ne peut manquer, soit en tout, soit en partie, sans se rendre grandement coupable soit envers Dieu à qui toute louange est dûe, soit envers l'Eglise qui lui en fait un précepte, c'est l'office divin et la célébration des saints ministère.

Les prêtres, dit St. Jean Chrisostôme, « sont les médiateurs entre Dieu et les hommes, ils ont au nombre de leurs principaux devoirs, celui d'intercéder pour les besoins des peuples et pour leurs iniquités ; interprêter les vœux de l'Eglise et ses soupirs ; ils sont obligés de représenter à Dieu les scandales qui désolent cette mère affligée, les troubles qui la divisent, les plaies qui la défigurent. Chargés auprès de Dieu des intérêts des peuples, ils sont tenus de se présenter tous les jours au pied du trône du Seigneur, pour calmer son courroux, pour demander grâce pour les coupables. Premiers officiers de sa maison, leur caractère et leur emploi ne les rapprochent plus près de Sa Majesté Suprême que pour être plus à portée de solliciter et plus surs d'obtenir tout ce qu'ils demanderont en faveur de leurs frères. » Un ecclésiastique qui ne prirait pas n'écouterait plus l'Eglise qui prie sans cesse ; il ne serait plus lié à son esprit de prière et de charité ; il serait un canal aride, une nuée sans eau, plus propre à infester le champ du père de famille, qu'à le fertiliser en attirant les bénédictions du ciel sur les peuples.

M. Gagné s'acquittait de ses obligations avec la plus scrupuleuse observance : il était d'une rigidité extrême a observer la rubrique du bréviaire et de la sainte messe. Il récitait autant que possible son office aux heures pres

crites par les saints canons ; s'il y manquait, ce n'était que pour de graves raisons. Ni les souffrances, ni les douleurs qu'il a endurées pendant plus de vingt ans, ne l'empêchèrent jamais de s'acquitter de ce devoir sacré. Bien souvent son médecin lui conseilla de ne point dire son office à cause de la grande faiblesse dans laquelle il le voyait, il lui répondait : je puis le dire, sinon en entier, du moins en partie, et Dieu sera assez bon pour ne pas me tenir compte du reste. Un jour son confesseur le voyant extrêmement souffrant et très-faible, crut prudent de lui conseiller de ne pas dire ce jour là le St. office : il le regarda en souriant, et lui dit, « je prends mon temps, Monsieur, je ne serai pas pis. » Il n'a jamais alors discontinué de dire son office ; même le jour de sa mort, qu'il pouvait à peine tenir son bréviaire, quand il rendit sa belle âme à son Dieu, il avait récité matines et laudes du lendemain. Ses douleurs et ses souffrances furent cependant ce jour-là plus éguës et plus terribles que jamais ; malgré qu'il en fut ainsi, elles ne lui empêchèrent point de dire pour la dernière fois la prière de l'Eglise. Qu'il était édifiant ce vertueux prêtre quand il faisait la prière de l'Eglise ! je ne l'ai jamais vu de fois réciter son office, sans être pénétré de pieux sentiments, et honteux de ne pas prier comme lui. Le calme qui régnait sur sa figure annonçait l'action sainte du prêtre, qui parle à Dieu au nom de l'Eglise dont il est le ministre, et du peuple dont il est le médiateur. La joie avec laquelle il célébrait la sainte Messe prouvait que ce vertueux prêtre savait prier, car le prêtre qui s'acquitte bien du St. office ne peut manquer de bien célébrer les Sts. mystères. Les anges dans le ciel par leurs louanges, les hommes sur la terre par leurs vertus et leurs pénitences, les martyrs par leurs tourments et leurs œuvres de sainteté, ne rendent pas à Dieu autant d'honneur et ne font pas à sa gloire autant qu'une seule messe ; car les hommages des créatures sont finis, tandis que le sacrifice auguste des autels, est pour Dieu d'un honneur infini, puisqu'il est offert par un Dieu. Le St. Concile de Trente dit que de tous les actes, le plus saint et le plus divin, et en même temps l'abrégé de tout l'amour et de tous les bienfaits dont le Seigneur a comblé l'homme, c'est l'auguste sacrifice de la messe ; c'est pour cela que le démon, depuis l'institution de cet adorable sacrifice a mit toute sa malice pour l'empêcher, par les schismes, les hérésies et la conduite, hélas ! trop relachée de certains prêtres qui immolent cette sainte victime sans piété, sans ferveur et au détriment du salut des hommes, à la honte de l'Eglise et d'une manière injurieuse à Dieu. St. Alphonse dit qu'à

la fin du monde l'anti-Christ, mettra tous ses soins à abolir cet adorable institution, et à empêcher les peuples de recevoir ce divin sacrement et d'assister à l'immolation de l'agneau sans tâche. M. Gagné regarda toujours cette sainte action comme la plus importante de sa vie ; et c'est sans doute pour s'y mieux préparer qu'il s'y livrait de grand matin, afin qu'il put ensuite donner à ses paroissiens tous les secours spirituels qu'ils requéraient de lui dans le temps qui lui restait depuis son oraison et sa préparation jusqu'à l'heure fixée pour la sainte messe. Dieu lui accorda la faveur de la dire jusqu'en 1859, malgré ses souffrances et ses infirmités ; pendant plusieurs années, il put célébrer qu'en s'appuyant sur des bâtons, ne pouvant faire que les cérémonies d'une absolue nécessité. En 1859 à Noël, force lui fut de prendre le lit, d'où il n'est sorti que pour entrer dans la nuit du tombeau, le quinze mars 1867. Se voyant privé de la seule consolation qu'il eut sur la terre, sa douleur fut grande, car il faut le dire à sa louange, il ne tenait plus ici bas qu'à la volonte de Dieu qui voulait en faire une victime digne de son amour. M. le curé d'alors, comme il avait un vicaire, lui offrit de venir lui dire la sainte messe deux fois par semaine et de lui donner la sainte communion ; mais il le remercia, en disant qu'il ne méritait pas cette faveur. Il fut longtemp sans vouloir communier plus souvent et encore il fallait qu'ils fut averti, afin qu'il s'y préparat ; tels étaient les sentimens de foi et de piété de ce martyr de la douleur pour la réception de la sainte et très-auguste Eucharistie. De semblables dispositions ne pouvaient être que très-agréables au Seigneur qui se plaisait à remplir son âme de ses plus doucesconsolations. Celui qui se préparait ainsi à célébrer les saints mystères, ou à recevoir la sainte communion, ne pouvait laisser une si sainte action inachevée, après avoir déposé les vêtements sacrées, l'âme remplie de bonheur et le cœur brûlant d'amour pour le Dieu qui venait de se donner à lui, alors, il se retirait dans la retraite de sa reconnaissance et là, il passait de longs quarts d'heure à remercier le Dieu de toute sainteté qui l'avait comblé de ses grâces et de ses ineffables faveurs. Il me disait un jour qu'il y avait des saints qui fesaient toutes leurs communions ou disaient toujours la sainte messe, en actions de grâces ; je pensais alors qu'il fesait la même chose, étant persuadéque c'est une louange très-agréable à Dieu que de le remercier toujours de ses dons et de ses bienfaits.

CHAPITRE X.

SON ZÈLE ET SA PRÉDICATION.

Nous lisons dans les saintes écritures, ces paroles remarquables, «allez et enseignez.» Le prêtre au jour de son ordination entend de la bouche de son Evêque ces mêmes paroles, prononcées au nom de Jésus-Chris, de qui il a reçu sa mission ; ces paroles font une impression vive en son cœur et le remplissent d'un saint zèle pour le salut des âmes. Le jeune prêtre saisi de crainte et cependant désireux de se consacrer à la gloire de Dieu en lui gagnant des âmes, attend avec une sainte impatience le moment ou il lui sera permis de se dépenser entièrement à la sanctification de ses frères ; c'est ce que le vénérable prêtre, dont on retrace quelques traits de la vie édifiante, fit pendant les 54 années de son sacerdoce ; il en passa 35 dans les exercices du saint ministère, un an comme vicaire et le reste dans les paroisses de St. Jean Baptiste, de Lachenaie, et de St. Henri de Mascouche. Les autres années sacerdotales, furent pour lui des jours pénibles passés dans les plus cruelles souffrances et les infirmités.

Pendant qu'il exerça le saint ministère, il ne perdit pas un instant pour procurer à ses ouailles tous les soins dont elles avaient besoins : avis salutaires, conseils prudents, corrections paternelles, secours dans leurs besoins, assiduité au tribunal de la pénitence, grand zèle et charité immense pour les malades, instructions solides et à la portée de tous. Quoiqu'il ne fut pas un orateur distingué, néanmoins ses instructions et ses prédications n'en portaient pas moins leurs fruits de conversions ; il aimait mieux toucher les cœurs, persuader les esprits, que flatter l'oreille, et laisser à désirer ce que l'on peut trouver dans une éloquence qui ressemble plutôt aux déclamations d'un orateur profane qu'à celui que Jésus-Christ a chargé de prêcher à tous, afin que tous entendent les vérités saintes qu'il est venu apporter au monde et que le prêtre est obligé de faire connaître en tous temps et en tous lieux, s'il veut remplir fidèlement sa mission. Rien ne l'empêchait de faire voir aux pécheurs l'énormité de leurs crimes et les honteux scandals de leurs désordres : le pasteur qui n'ose élever la voix pour réprimer les désordres de sa paroisse, qui pâlit, qui fléchit, qui craint les cancans des esprits malins et des impies, est un serviteur inutile dans le champ du père de famille, c'est un vil mercenaire qui vend la toison de ses brebis et qui se nourit de leur sang.

Le pieux M. Gagné n'a pas eu peur des hurlements des loups, pasteur fidèle à veiller à la garde du troupeau que le divin pasteur lui avait confié, jour et nuit il l'a défendu par sa parole, ses exemples, et la ferveur de ses humbles supplications ; ferme mais prudeut, sévère quelques fois, mais toujours charitable, il savait faire triompher la vérité, en dictant à chacun ses devoirs, et rappeler au bercail les brebis égarées. « On aimait, disaient ses anciens paroissiens, on aimait à l'entendre parler de Dieu et de nos devoirs, il instruisait si bien ! » Beau témoignage, heureux qui peut le mériter !

Les cathéchismes absorbaient une grande partie des soins qu'il donnait à sa paroisse ; il les commençait au carême, il exhortait les parents, les pères et les mères à y assister. Sa charité pour instruire les ignorants, et ceux qui retenaient à peine les premiers éléments de la sainte doctrine, était extrême, et par d'ingénieux moyens, il parvenait à leur faire comprendre les vérités de la religion. Il les préparait par une bonne confession à recevoir aussi bien que possible le Dieu de toute sainteté, et de cette manière il en fesait de bons chrétiens. Quoique de prime abord, il parut sévère, cependant les enfants l'aimaient ; mainte fois, j'ai entendu dire, « on aimait à aller aux catéchisme du bon M. Gagné, il l'expliquait si bien, qu'il fallait comprendre, mais il fallait être sage, parcequ'il n'aimait pas les dissipés. »

Le cathéchisme est l'école du divin maître, puisque c'est là qu'on apprend la doctrine sainte, et les vérités de la religion auguste dans laquelle nous avons le bonheur d'être nés et de vivre ; on ne s'aurait être un chrétien vertueux, et d'une vertu éclairée sans cette divine science : elle est la science des sciences, puisqu'elle seule suffit pour servir Dieu fidèlement, et mériter le vrai bien ; mais cette science la plus importante, c'est dans la jeunesse qu'il faut s'en faire instruire, et le pasteur qui a bien l'esprit de sa haute mission fait tout pour que ses enfants spirituels en soient parfaitement nouris. Un jour, disait un des amis de ce vénérable prêtre, nous parlions ensembles sur l'importance de bien faire les catéchismes ; il me « dit alors, j'ai connu un curé qui avait depuis longtemps des vicaires et que cependant, il fesait lui-même le cathéchisme, parce qu'il prétendait que ce genre d'instruction était spécialement du devoir du pasteur. » Il est bien probable, que, mu par le même motif, il a toujours voulu s'acquitter de cette sainte fonction. En instruisant les peuples, le prêtre continue l'enseignement de Notre Seigneur sur la terre.

CHAPITRE XI.

SA MORTIFICATION.

Nous lisons, dans St. Paul, des paroles bien propres à saisir de crainte le chrétien lâche qui cherche son bonheur dans les douceurs d'une vie molle et peu mortifiée, a faire trembler les pécheurs qui ne disirent que les plaisirs des sens, à jetter dans l'épouvante les libertins, ces ennemis jurés de la mortification et de la pénitence. Un prêtre peu mortifié pourrait-il les lire ces paroles sans gémir jour et nuit sur son malheur! Ce grand apôtre, ce vase d'élection dit donc dans ses écrits inspirés; « je chatie mon corps, et je le réduis en servitude, de peur que, après avoir prêché aux autres je ne sois réprouvé moi-même. Après ces paroles qui ne sentirait pas la nécessité de pratiquer la vertu de mortification et d'en faire les œuvres; puisque d'après cet homme de Dieu, le salut en dépend et qu'en effet le chrétien immortifié ne pourrait travailler efficacement à son avancement spirituel? Les passions sont comme des chevaux indomptés, qui, si on ne les tiens dans une continuelle dépendance, bientôt s'emparent de l'âme et lui livrent d'affreux combats, alors ce n'est plus l'âme qui commande, mais le corps, ce n'est plus la grâce qui agit, mais les passions qui tourmentent, qui tyrannisent, qui empêchent l'âme de vouloir et de faire ce qui est nécessaire. pour plaire à Dieu, et opérer le salut. La mortification dompte et maîtrise les désirs désordonnés du cœur, donne à l'âme la force et le courage de marcher dans les sentiers du bien.

Le St. Roi David pleurant son péché, disait au Seigneur, dans l'excès de sa douleur et de son repentir; « je mange mon pain détrempé de mes larmes. J'arroserai de mes larmes le lieu où je serai couché! » Tous les saints dont nous lisons la vie si édifiante, se sont tous livrés à la pratique de la mortification, et à une continuelle pénitence, et tous ont été de parfaits imitateurs du divin modèle, le Dieu crucifié, et mort sur une croix pour le rachat du monde; ils ont tous compris que la pratique de cette vertu était non-seulement avantageuse à leur avancement spirituel, mais encore nécessaire à leur salut. La mortification est la gardienne des sens et donne à l'âme l'empire sur les appetits sensuels. Le péché ayant tout vicié dans l'homme, les passions sont devenues mauvaises, elles combattent sans cesse l'esprit et voudraient en être maîtresse; la chair se révolte et pour la contenir, il faut la

stricte observance de tout ce qui lui est opposé ; la mortification est le remède le plus excellent à tous nos maux de l'âme, comme la diète l'est à ceux du corps.

Le pieux M. Gagné, enflammé d'amour pour son Dieu, animé du même esprit que les serviteurs et imitateurs d'un Dieu souffrant, se livra avec toute l'ardeur de son zèle et de son amour pour son Sauveur, à la pratique de la plus parfaite mortification et cela toute sa vie, car ce sentiment a dû exister en lui dès sa plus tendre jeunesse. Les exemples de cette vertu que nous fournit la vie de ce bon prêtre, sont assez extrordinaires, car il a été un modèle dans la pratique de cette vertu. Il était mortifié dans ses regards, pour ne voir que ce qui pouvait lui être utile et qui pouvait le porter à Dieu. Comme je l'ai déjà dit, il se privait même de voir les beautés de son jardin. Il ne se servait que de ce qui lui était absolument nécessaire, toutes les petites commodités dont l'on peut se servir sans pécher étaient bannies de ses appartements, il n'y avait rien de trop, ni de superflu qui put tant soit peu flatter la sensualité ; mais ce qui est plus extraordinaire ce fut sa mortification extrême dans le boire et le manger, il ne buvait jamais entre les repas, me disait-il, un jour sans cependant en motiver la raison. Quant à sa nourriture elle était pour lui des plus frugales, et je crois qu'un trappiste aurait pu s'en servir sans enfreindre sa règle, mais pour ses confrères, sa table était très-bien servie, bien qu'il observat cependant toute la simplicité ecclésiastique; pendant plus de trente ans il ne mangea point de viande ; un peu de poisson le midi, des patates et un potage fort grossier ; rien de salé, ni aucune épice, il mangeait toutes ces choses dans leur état naturel, excepté la cuison. Il ne fesait usage d'aucun dessert, si ce n'est quelques fruits acides. Pendant le Carême et l'Avent il fit très-longtemps le grand jeûne de la primitive Eglise ; à part ce temps il prenait si peu que cela aurait suffit à peine pour une personne dont l'appetit aurait été le moins exigeant. Plusieurs années avant sa mort il prenait encore moins, c'est à peine s'il prenait deux onze valant par jour ; si on osait lui dire qu'il mangeait trop peu, il répondait que cela était nécessaire à sa santé, c'était l'excuse qu'il donnait pour cacher sans doute plus sûrement son extrême mortification ; vu son peu d'exercice et le mauvais état de sa santé, ses intestins fonctionnaient fort difficilement, alors il lui fallait faire un usage continuel de remèdes, qui sont toujours plus ou moins désagréables au goût, il les prenait sans montrer la moindre répugnance, comme si c'eut été un met délicieux ; « je l'ai vu mettre dans une espèce de soupe composée de pois, sans autre assai-

sonnement que l'eau de sa fontaine, une forte cuillerée de sel ipsom, braser le tout et manger comme si c'eut été le meilleur potage.» Il serait trop long d'entrer dans tous les détails d'une vie si mortifiée ; que ce seul trait suffise pour faire voir à nos lecteurs jusqu'où il poussait la pratique de cette vertu ; cependant j'en citerai un autre et pour en attester la vérité, il n'y aurait qu'à consulter tous ceux qui sont allés le visiter pendant sa maladie et les bonnes Sœurs de la Providence en savent plus que personne là-dessus. Pendant dix-sept ans et quelques mois, il eut des plaies à une jambe et au pied droit qui lui tombât six ans avant sa mort ; toute la chair de la jambe lui tombat aussi en pourriture, malgré les soins de propreté qui lui furent donnés ; jugez, lecteurs, de l'odeur que devait donner une telle décomposition ; elle était si grande qu'elle soulevait le cœur et rendait faible, cependant il ne voulait jamais que l'on ouvrit ses appartements, et il respirait jour et nuit cette puenteur sépulchrale. Il invitait quelques fois ses visiteurs à passer dans une autre pièce, alléguant qu'il faisait trop chaud là, où il habitait continuellement. Je ne dirai pas, rapporte le même, qu'il avait l'odorat vicié, au contraire, je me suis aperçu plus d'une fois qu'il l'avait très délicat, il n'y avait que le désir sans doute de se mortifier qui lui rendait agréable, ou du moins supportable, l'odeur fétide de ses appartements. Quand sa vieille domestique pansait ses plaies, s'il lui arrivait de dire que ça ne sentait pas la *rose*, il lui disait en souriant : « Vous avez le nez si fin, que vous attrappez toutes les odeurs.» Jusqu'au moment où il fut forcé de prendre le lit pour n'en plus sortir, malgré qu'il souffrit horriblement, il ne se permit jamais de position plus commode que celle d'être assis dans un espèce de fauteuil plus ou moins dur, c'est là qu'il passait toutes ses journées de travail comme il le disait ; et s'occupait soit à lire, ou à écrire, ou à étudier dans ce qu'il lui restait de temps après ses exercices de piété ; son amour pour la sainte mortification lui aurait reproché ces sortes d'adoucissements bien propres à un malade. Il poussait si loin la pratique de cette sainte vertue, que même dans sa dernière maladie, il ne voulait prendre quoique ce soit, qu'on appelle *douceurs* ; dans les jours qui précédèrent sa mort, les révérendes Sœurs voulurent lui faire prendre un léger bouillon, au lieu de l'eau de sa fontaine ; il ne put y consentir, objectant qu'il ne fallait pas enfreindre les saintes lois de l'Eglise. Quelques jours avant sa mort, il fit mettre pendant la nuit par son domestique, un morceau de bois sous sa tête, au lieu du coussin, les Sœurs s'en étant aperçues lui dirent qu'il

ne lui manquait plus que la cendre ; il ne répondit rien. De si grands exemples d'un si grand amour de la mortification, sont bien dignes d'être relatés en faveur des chrétiens, pour les fortifier et leur faire aimer une si belle vertu, en même temps si utile et si avantageuse au salut. L'homme mortifié est maître de lui-même, maître de ses pensées, et de ses affections ; il se fortifie dans la piété et dans l'amour du bien ; il compatit aux misères d'autrui et les secoure dans leurs nécessités. Puis les saints ne sont devenus des hommes de prières que parcequ'ils étaient des hommes mortifiés, et pratiquant la privation.

CHAPITRE XII.

DÉVOTION PARTICULIÈRE.

C'est par une vie de dévouement à la gloire de Dieu, et le zèle pour le salut des âmes et sa propre sanctification que l'on parvient à sa fin dernière qui est Dieu et son bonheur éternel. Telle a été la vie qu'a menée le vénéré M. Gagné, il a grandit en mérites devant Dieu par sa piété, sa résignation dans la souffrance et sa soumission à la volonté du Seigneur, c'était le moyen de parvenir à un haut dégré de perfection chrétienne et sacerdotale, en y joignant l'exercice continuel des vertus théologales, par la pratique desquelles ont rend à la sainte et très adorable Trinité les hommages qui lui sont dûs, tout en rendant surnaturels et méritoires les actes des autres vertus, qui nous font aimer et rechercher le vrai bien et le détachement absolu et volontaire des biens terrestres ; sachant que l'attachement aux plaisirs et aux satisfactions de cette vie est un obstacle à l'amour des véritables vertus. Animé de l'esprit de la foi, il s'exerçait continuellement à la pratique de ses œuvres ; car la foi dit Saint Jacques, ne doit pas être en nous une foi morte, mais pleine de vie et capable de nous faire accomplir les plus grandes œuvres, et ce sont les œuvres qui donnent à la foi son mouvement et sa vie. Les œuvres de la foi font agir aimer et servir Dieu et secourir le prochain. Le corps qui ne prend point de nourriture, s'affaiblit, languit et meurt, de même la foi sans les œuvres, défaillit, disparaît et meurt. St. Augustin considérant quelle conséquence terrible suit de la foi sans les œuvres, s'écrie : « Que nous importe de n'avoir qu'une foi morte, ou de n'en pas avoir, puisque le plus grand crime est d'avoir une foi dont on devient devant Dieu le meurtrier et l'homicide. » Que nous

servira au grand jour du jugement, d'avoir eu la foi sans ses œuvres, car il est écrit, ce ne sont pas ceux qui diront Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais celui là seul qui aura fait la volonté de mon Père Céleste. Le Seigneur condamne par là, tous ceux qui se glorifient des grandes choses qu'ils opèrent en son nom, mais qui ne pratiquent pas les œuvres qui font les véritables chrétiens.

Le Sauveur compare l'homme qui croit et qui ne fait pas les œuvres de la foi, à un insensé qui bâtit sa maison sur un sable mouvant, que la pluie et les vents renversent bientôt. Malheur donc à celui qui tiendrait sa foi captive, ce qui serait la plus monstrueuse servitude ! La foi doit être agissante en nous, elle doit opérer et nous porter à la pratique de ce qu'elle nous fait connaître et ce qu'elle nous prescrit. La foi est l'arbre de vie planté dans le jardin de l'Eglise ; si cet arbre se couvre seulement de feuilles, Dieu n'aura-t-il pas le droit de dire : « Coupez le et le jetez au feu » parce qu'il sera stéril ? la foi sans ses œuvres est semblable à cet arbre dont il est parlé dans le saint Evangile.

M. Gagné pénétré de pieux sentiments, animé d'une foi vive, s'appliquait à faire toutes ses actions avec cet esprit de foi et à y mettre autant de perfection qu'il lui était possible. Pour se convaincre de quelle foi vive il était animé, il ne s'agissait que de le voir réciter le saint office, célébrer les saints mystère, faire sa préparation à la sainte communiou, et son action de grâce, dire son *Benedicite* et ses graces aux repas ; être témoin de son zèle pour le salut des âmes, sa charité à soulager les pauvres, donner à tous les consolations dont ils avaient besoin, tout cela prouvait son intention droite et qu'il travaillait a plaire à Dieu. Rien n'affligeait tant son tendre cœur, que quand il lisait ou entendait dire que des impies blasphémait Dieu, niaient sa divinité, sa religion sainte, ou mettaient en doute les vérités les plus sacrées, les dogmes de notre foi : un long soupir s'exaltait du fond de son cœur, puis il disait, « la foi diminue, elle n'est plus aussi vive, elle ne trouve plus sa vie dans les œuvres de ceux qui la méprisent ainsi, les fausses doctrines voudraient la faire disparaître du milieu des peuples, c'est un malheur ! car un peuple sans foi et sans ses œuvres devient bientôt le jouet du démon et des salles passions du cœur. A cette foi vive, M. Gagné joignait une grande confiance en Dieu, il mettait en lui toute son espérance : de la foi nait l'espérance en Dieu auteur de tout bien. Il se rappelait, sans doute, ses paroles sacrées, qu'il avait prononcées au jour de son entrée dans les

parvis du sanctuaire : « le Seigneur est mon partage, c'est vous, ô mon Dieu, qui me rendez l'héritage que j'ai perdu par le péché ; c'est en vous Seigneur que j'ai espéré, je ne serai point confondu dans les siècles.

Les graves maladies auxquelles il fut assujetti toute sa vie, les souffrances atroces qu'il eut a endurer ne changèrent point son humeur : toujours gai et plaisant, il n'en paraissait que plus résigné, se soumettant à tout ce que Dieu voulait de lui ; son espérance n'était pas moindre que sa foi. Souvent il disait : Je fais mon travail, j'ai demandé à Dieu de faire mon purgatoire sur la terre, je crois qu'il m'accorde cette grâce, tout indigne que j'en suis ; j'ai mis en lui toute mon espérance. Quant la douleur devenait presqu'insupportable, alors il disait : « paie, paie, Gagné, paie tes dettes, » puis il ajoutait, le Seigneur est bien bon de m'avoir envoyé cette maladie, j'aurais peut-être perdu mes dernières années, je n'aurais pas eu le courage de m'occnper à rien d'utile, il a eu piété de moi, je l'en remercie de tout mon cœur, et de la force qu'il me donne pour souffrir. Si quelqu'un souffreant, soit des peines et de chagrin, soit de la douleur ou de la pauvreté, allait le trouver pour être soulagé, consolé, il l'encourageait à souffrir patiemment en lui disant que les maux de cette vie ne sont pas de longue durée et que la récompense est éternelle, que l'espérance des biens futurs doit encourager à souffrir avec résignation, qu'une meilleur vie nous attend, que Notre Seigneur nous a racheté au prix de son sang précieux, qu'un peu de patience nous suffit et que bientôt finira notre pélerinage. Tels étaient les sentiments que lui dictait sa confiance en Dieu.

Saint Paul dit que la charité est comme la plus grande, la plus sublime des vertus théologales et qu'elle en est la reine. Notre pieux vétéran du sanctuaire la possédait d'une manière fort éminente, même dans un dégré sublime, car l'essence de la charité, comme de la foi, repose dans 'observation de la loi, et dans une constante conformité à la volonté du ciel, sans aucun retour sur soi-même. *Charitas omnia suffert, et non est ambitiosa.* Telle fut la charité de notre vénéré confrère, il en donna la preuve par la pratique à souffrir sans murmurer, les peines et les chagrins de cette vie ; dans les maux et les persécutions qu'il eut à souffrir, comme nous l'avons déjà dit, il ne se plaignait jamais, mais il gardait un religieux silence, si on lui en parlait, il tâchait d'excuser celui qui en était l'auteur. Il paraissait peu sensible aux offences qui lui étaient faites, il se montrait rempli d'une sainte indignation contre les offences faites à son Divin Maitre, il ne pouvait savoir

que Dieu était offensé sans en gémir amèrement. Sa tristesse se peignait sur tout son visage ; puis il disait, « Dieu qui est si bon, et des misérable porte l'audace jusqu'à l'offenser ainsi, qu'elle ingratitude. » Comme la bouche parle la pensée de l'esprit et est l'expression des sentiments du cœur, il aimait à parler des choses édifiantes qui portent à faire aimer Dieu. Dans ses derniers moments, quand il parlait de la bonté de Dieu à son égard, il se laissait attendrir jusqu'aux larmes. Je l'ai vu moi-même verser d'abondantes larmes en parlant des bienfaits dont le Seigneur l'avait comblé, alors il répétait avec reconnaissance le verset du Psaume : « *quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi,* » le Seigneur a été si bon pour moi, il m'a accordé tout ce que je lui ai demandé, *quid retribuam Domino.*

L'oracle divin nous dit qu'une des meilleures marques de l'amour de Dieu, est la charité pour le prochain. Le pieux prêtre avait compris cette vérité, il savait que les fondements solides et durables de la vie sacerdotale, sont l'amour de Dieu uni à l'amour, à la charité envers le prochain, et il travailla chaque jour à acquérir l'un et l'autre, de sorte que l'on peut affirmer que toute sa vie a été un exercice continuel de la charité la plus tendre envers le prochain, dont il soulageait à la fois et les misères du corps et les maux de l'âme. Toute sa vie sacerdotale atteste la vivacité de son zèle et de son amour pour le salut des âmes. Tous ceux qui l'ont connu peuvent lui rendre ce témoignage, car il n'y a pas de misères qui soient venues à sa connaissance et qu'il n'ait tâché de soulager. Tellement qu'il est passé en proverbe, quand on voulait taxer quelques-uns d'avarice, et de ne pas faire l'aumône : « ce n'est pas comme le bon M. Gagné, » mainte fois, j'ai entendu faire cette observation, et elle me paraissait assez judicieuse. A cette foi inébranlable et persévérante, à cette espérance ferme dans les mérites infinis du Sauveur et de son adhésion à toutes les vérités révélées, à son grand amour de Dieu et du prochain, sa tendre charité envers les malheureux, le pieux prêtre joignait le détachement des biens d'ici-bas et de tout ce qui pouvait l'éloigner de son centre, Dieu, l'auteur et le consommateur de tout bien. La pratique de cette vertu est aussi une des bâses solides de la véritable piété. Le cœur du vrai chrétien ne peut se partager entre Dieu et l'estime des choses de ce monde. A l'exemple de Saint-Paul, il considérait les biens de cette vie comme indignes du chrétien et encore plus du prêtre, et s'il y donnait son attention, c'était parce qu'il avait en vue le soulagement

des pauvres, les meilleurs amis de son cœur, car la vie pauvre qu'il a menée, quoiqu'il ait eu des bénéfices assez honorables, prouve qu'il distribuait tout aux pauvres, et le peu qui lui soit resté à sa mort, a été pour le soutient d'un hospice de charité dévoué au soulagement des personnes âgées sans supports et de pauvres orphelins. Il n'a rien laissé à ses meilleurs amis que le souvenir très-précieux de ses vertus, il voulait que tout fut au pauvres, il voulait sans doute être oublié des hommes, et n'être connu que de son Dieu. Quelques années avant sa mort il avait demandé que ses restes mortels ne fussent pas exposés, le jour de son enterrement. « Vous me mettrez dans mon cercueil et vous le fermerez bien, il n'est pas nécessaire que l'on me voit alors. »

La pratique des vertus théologales fait naître dans l'âme une grande piété pour tout ce qui peut plaire à Dieu, ainsi, outre son amour et sa confiance en l'auguste Vierge, dont il faisait toutes les neuvaines préparatoires à ses fêtes, il avait encore une grande confiance en son saint patron, Saint-Louis, roi de France. Il le priait avec ferveur. Il aimait à parler de ses vertus, dans son bréviaire ses images étaient les seules que je lui ai vues avec celles de la Sainte-Vierge et de Saint-Antoine-de-Padoue, pour lequel il avait une dévotion toute particulière. Dans presque toutes les paroisses où il a exercé le saint ministère, il y a, de l'agrément de l'autorité ecclésiastique, établi une neuvaine à l'honneur de ce saint, qui est le plus populaire en notre pays, si je puis m'exprimer ainsi. Saint-Henri de Mascouche, dernière héritière de son zèle et de sa charité, a l'avantage de faire tous les ans, depuis 1844, ce pieux exercice. C'est un beau souvenir de piété de son ancien pasteur. Cette église possède une précieuse relique de ce grand serviteur de Dieu, enchâsée dans un reliquaire en argent. Des grâces particulières ont été obtenues par l'intercession de ce grand saint, surtout des conversions assez remarquables pendant les neuvaines. Aussi, les bons paroissiens de Saint-Henri seraient bien peinés, s'ils se voyaient privés d'un tel bienfait.

Sa longue carrière de 79 ans, dont 54 passés dans le sacerdoce, doit renfermer bien des secrets connus de Dieu seul, puisque dans son humilité, il mettait tous ses soins à être ignoré des hommes, voulant que Dieu, à qui appartient toute louange et toute gloire, fut seul témoin de ses œuvres ; car ce ne sont pas les actions les plus héroïques selon le monde qui font les vrais chrétiens et les dignes prêtres, mais bien une vie animée d'une foi vive, d'une espérance ferme, et d'un amour persévérant.

CHAPITRE XIII

SA MORT.

Le temps approchait, notre pieux patient voyait arriver sans effroi le terme de son pénible exile ; encore un peu de temps et allait s'ouvrir devant lui un nouveau séjour. Il attendait avec confiance les récompenses que Dieu réserve à ceux qui ont combattu avec zèle et courage les combats du Seigneur, et souffert pour son amour. Il y avait quarante ans qu'il avait contracté le germe de la maladie qui lui a causé tant de douleurs et de souffrances. Ce fut en 1827, le jour de la Quasimodo, le temps était très-mauvais, une pluie froide tombait en abondance et par des chemins affreux, il lui fallut, après les offices, aller porter les derniers sacrements à un malade, à une distance assez considérable ; bien qu'il fut très-fatigué, cependant, il ne se fit pas attendre, et s'empressa de courir auprès de celui qui allait partir pour l'autre vie. Etant arrivé chez le malade, comme il faisait très-chaud dans la maison, il transpira beaucoup. Après lui avoir donné les dernières consolations de la religion, il reprit le chemin de sa demeure, mais pendant la route il fut saisi par le froid, il contracta une pleurésie qui faillit le conduire au tombeau, le soir même il se mit au lit, un médecin fut appelé qui déclara la maladie très-dangereuse, ce qui était vrai en effet, il fut administré quelques jours après, on désespérait de le ramener à la vie, cependant il en rappela. Dieu sans doute voulait lui laisser une plus longue carrière, afin qu'il fut un modèle de souffrance et de résignation. Revenu à la santé, il reprit les exercices du saint ministère, mais il lui était resté une forte douleur dans la jambe droite, qui le fit souffrir beaucoup pendant plus de vingt ans. En 1859, des plaies se déclarèrent, et firent tant de progrès, qu'après sept ans il avait toute la jambe rongée, et la plus grande partie du pied tombée, les os même s'étaient détachés, de manière qu'il ne lui restait plus que la partie supérieure du bas de la jambe ; jugez quelle ne dût pas être sa douleur ! Comme il l'avait toujours dit, il ne mourut pas de cette maladie. A la fin de 1866, il fut attaqué d'une forte inflammation des intestins, que les efforts de la médecine ne put maîtriser et qui dura vingt jours, alors il se fit une complète décomposition, de manière que le très-peu qu'il prenait ne lui donnait pas de force,

ne pouvant être digéré, il passa néanmoins encore plusieurs jours à souffrir d'horribles douleurs, et mourut le 15 de mars, sur les minuit, horriblement souffrant, mais plein de calme et de confiance, regardant le passage du temps à l'éternité comme étant la fin de ses maux et le commencement de son bonheur. Quelques instants avant sa mort, il demanda son Rituel, y chercha lui-même les prières des agonisants et pria M. le curé du lieu de les lui réciter ; puis l'ayant remercié, il pria tout le monde de se retirer, cependant Sœur Caron ne voulut pas le laisser seul, elle demeura à genoux et pendant qu'elle priait, le pieux prêtre s'endormit dans le Seigneur. Aussitôt qu'il eut remis à son Dieu sa belle âme, l'odeur fétide qui s'exallait de son corps tout couvert de plaies et tombant en putréfaction cessa, le quatrième jour il n'avait encore aucune odeur désagréable ; son corps était demeuré flexible, il était comme celui du juste qui dort du sommeil de la paix et du bonheur des élus. Ses funérailles furent des plus pompeuses ; plus de trente confrères y assistaient sous la présidence du premier pasteur. Un grand concours venu des paroisses voisines s'était joint à celle de Saint-Henri et mêlait ses regrets aux soupirs des bons paroissiens de cette paroisse ; chacun témoignait au cher et vénéré défunt son respect et sa confiance en lui fesant toucher des chapelets, des croix et des médailles, puis s'en retournait heureux d'avoir ce pieux souvenir, cette douce consolation. Je vous remercie, ô mon Dieu ! d'avoir ainsi voulu que cet homme de douleur, votre dévoué serviteur, fut honoré d'un si grand respect et d'une si douce confiance. Heureuse paroisse de Saint-Henri de Mascouche ! vous possédez une précieuse relique, c'est celle d'un pasteur plein de zèle pour votre salut, d'un père qui vous a béni, d'un ami qui vous aima ; celle du protecteur de la veuve et de l'orphelin ; celle enfin d'un prêtre pieux, qui n'a vécu que pour son Dieu et le salut du troupeau qui lui fut confié. Vous viendrez souvent à son tombeau, vous prirez pour lui et surtout vous le prirez, le Dieu qui s'est complu à en faire une victime digne de son cœur, l'aura reçu dans ses divins tabernacles, et là il sera pour vous un protecteur bon et compatissant, qui vous obtiendra de faire heureusement le pélérinage de cette vie afin de louer Dieu éternellement avec lui dans la jérusalem céleste.

Ad majorum Dei gloriam.